

abandonné leur territoire, près du lac Baïkal, en Sibérie, et émigré vers le nord, s'"arctisant" et inventant la culture qui leur permit de survivre dans le Grand Nord, atteignant le Groenland au cours d'un long voyage, qui vit des groupes se fixer sur le chemin. Les uns s'indianisèrent, d'autres sont aujourd'hui en voie d'acculturation au contact des Blancs. Les découvertes archéologiques ont permis de trouver des expressions artistiques paléo-esquimaux très imprégnées d'art asiatique des steppes et de situer des niveaux chronologiques et culturels.

G. L.

Mauricio PARANHOS da SILVA : Bonampak, les "Murailles peintes".

4 avril 1959.

Tous ceux qui ont eu le privilège de visiter la belle exposition mexicaine à Zürich au début de 1959 auront été émerveillés par la reconstitution de trois chambres mayas, aux parois couvertes de scènes hautes en couleur, qui, pour les spécialistes, ont une valeur incalculable pour la connaissance ethnologique de ce peuple.

L'importance de Bonampak (en maya "murailles peintes") dans l'archéologie est mise en valeur par la découverte en 1946 de ces fresques à la suite d'un de ces hasards fréquents dans son histoire. Ce petit bâtiment de 16 mètres de long, de 4 mètres de large et de 6 mètres de hauteur est aujourd'hui un haut-lieu de l'art pictural maya, dépassant de beaucoup ce que les artistes des cultures successives de ce peuple avaient réalisé au cours des stades historiques qui vont de 800 av. J. C. à 1697 de notre ère.

Il est admis aujourd'hui que ces fresques datent de 800 ap. J. C., donc à la fin de l'apogée de la période dite classique ou au début du déclin de cette période, lorsque les Toltèques, mexicains, pressaient rudement leurs voisins orientaux.

A côté de ses travaux indigénistes, M. Mauricio Paranhos da Silva s'est voué à l'étude de l'archéologie américaine. Il lui appartient, devant ses collègues de la Société suisse des Américanistes, réunis au Musée d'Ethnographie, de faire connaître pour la première fois à Genève, non seulement le trésor artistique et ethnographique de Bonampak, mais aussi d'esquisser l'histoire des Etats mayas, pour placer géographiquement et chronologiquement la position de ce site. Il résuma ensuite avec précision et aisance un aspect presque inconnu de l'art maya : la peinture, qu'elle soit appliquée sur les stèles, les bas-reliefs, les panneaux sculptés ou les céramiques à décors calligraphiques ou mythologiques toujours polychromiques. L'illustration des précieux codex est aussi un aspect de la peinture maya.

La différence essentielle entre ces manifestations qui tentent d'alléger le hiératisme des monuments de pierre traités suivant le procédé du développement des motifs et les fresques de Bonampak réside dans le réalisme et le naturel des personnages et des scènes peintes sur les parois et les plafonds des chambres. Alors que les autres fresques mayas ne représentaient que des événements historiques et mythologiques, avec de-ci, de-là, quelques timides essais d'humanisation des motifs, à Bonampak, au contraire, la méthode de

la chronique et du texte sacré, traitée souvent en style non-figuratif, fait place au réalisme et à la vie. Les personnages masqués, palabrant ou dansant, partent en guerre; le combat victorieux, comme il se doit, est suivi par une dramatique mise en jugement des prisonniers implorant leur grâce aux importants membres du conseil. L'exécution des vaincus, tordus par la souffrance, à la suite des supplices, est suivie par des scènes joyeuses, où la femme maya apparaît, dans des délasséments normaux, ce qui montre son rôle dans la société indienne. Ces fresques prouvent aussi que les Mayas, pourtant si policés, mathématiciens et astronomes de haute valeur, pratiquaient les sacrifices humains bien avant l'influence mexicaine.

Une telle conférence, solidement étayée et illustrée par des clichés en couleurs, ressortit du but essentiel de la Société suisse des Américanistes, qui est de faire connaître en Suisse l'avancement des sciences relatives à l'homme américain et à ses civilisations.

G. L.

Georges LOBSIGER : Les mots indiens (quéchuas, guaranis, araucans)
utilisés en Argentine.

15 avril 1959.

Confrontés avec des faits, des plantes et des animaux inconnus, les découvreurs de l'Amérique empruntèrent les mots indiens désignant ces nouveautés, puisqu'aucun terme correspondant n'existait en espagnol. Quelques-uns de ces mots antillais, caraïbes ou nahuatl, furent introduits ultérieurement dans de nouvelles dépendances de la Couronne, submergeant quelquefois l'équivalent local : le prestige de leurs importateurs garantissait leur succès sur des termes locaux.

Tel fut le cas dans les provinces du Plata. La république Argentine actuelle était limitée au nord-ouest par la province linguistique quéchua, au nord par la province guaranie, et au sud par celle des Pampas-Araucans. Les conditions sociales et démographiques, la vie pastorale, la faible importance du pays jusqu'à l'Indépendance de 1816, les guerres gauchos, aidèrent l'entrée des indianismes dans le langage. L'ignorance des immigrants d'alors, ainsi que celle des créoles, incapables, malgré leur finesse naturelle, de trouver des équivalences dans le vocabulaire espagnol, leur firent adopter ou modifier les expressions indigènes.

La majorité de ces emprunts, après décantation, est légitime et fait partie du trésor linguistique national. Ils ont singulièrement enrichi l'espagnol parlé en Argentine. Il est certes superflu de forger des mots espagnols pour désigner des choses typiquement américaines, mais il est hautement ridicule d'utiliser à tort et à travers des expressions indiennes.

M. Georges Lobsiger a commenté, devant les américanistes genevois, l'influence de ces langues indigènes. Le quéchua, langue véhiculaire avant la conquête espagnole, a donné de nombreux mots concernant la vie sociale, la géographie, l'agriculture, la zoologie, alors que le guarani, parlé dans les luxuriantes contrées subtropicales, a fourni plusieurs centaines de termes relatifs à la botanique et à la zoologie. L'araucan-pampa, idiome des Indiens